

Résumer en 120 mots environ, dans la langue obligatoire choisie, le texte suivant. Un écart de 10% en plus ou en moins sera toléré, mais le nombre de mots utilisés devra être très précisément indiqué à la fin du résumé. Votre travail doit comporter un titre comptabilisé dans le nombre de mots.

« Le propre de l'homme »

L'homme ne serait pas le seul animal capable de raconter des histoires. Pierre Jouventin relate l'anecdote dans « Les Confessions d'un Primate », un livre pétillant d'humour où il dévoile « *les coulisses d'une recherche sur le comportement animal* ». Jouventin souligne le grand virage de l'éthologie : « *Pendant des décennies, on a cherché à définir 'le propre de l'homme', à mettre en évidence une frontière qui nous sépare radicalement des autres espèces, explique-t-il. Force est de constater que l'on n'y est pas parvenu. Les animaux communiquent, manipulent des symboles, ont des souvenirs, font preuve de ruse, de stratégie. Ils ne cessent d'empiéter sur ce qui était censé être le 'domaine réservé' de l'humanité. Sans nier l'originalité de l'homme, on ne peut espérer le comprendre si l'on continue à le couper de ses racines animales. Il y a tout de même moins de différence entre un homme et un chimpanzé qu'entre ce dernier et une huitre !* » En somme, observe Jouventin, on retrouve toute la pertinence du jugement de Darwin, qui écrivait déjà en 1871 : « *La différence d'intelligence entre hommes et animaux les plus évolués, aussi grande soit-elle, est une différence de degré et non de nature.* »

Pierre Jouventin n'est pas le seul à mettre l'accent sur la remarquable continuité entre le monde animal et le nôtre. Des recherches de plus en plus nombreuses apportent de l'eau à ce moulin, comme en témoignent deux ouvrages récents et intéressants. Le premier, « Aux origines de l'humanité », sous la direction des anthropologues Pascal Picq et Yves Coppens, consacre un volume entier à démontrer qu'une grande part du « propre de l'homme » est commune aux primates : la bipédie, la main, l'outil, le partage de la nourriture, la conscience de soi, la sympathie existent aussi chez les singes.

Le splendide isolement de l'humanité ne serait donc qu'une pure fiction ? Dominique Lestel, philosophe et éthologue, plaide en ce sens dans « les Origines animales de la culture », un livre qui pulvérise l'opposition classique entre nature et culture. Lestel soutient la thèse radicale selon laquelle « *loin de s'opposer à la nature, la culture est un phénomène qui est intrinsèque au vivant dont elle constitue une niche particulière, qu'on en trouve les prémices dès les débuts de la vie animale, et que le développement de ces comportements permet de comprendre comment un authentique 'sujet' a émergé dans l'animalité* ».

L'idée qu'il existe des cultures animales est apparue dans les années 60, lorsque des chercheurs japonais ont observé qu'un groupe de macaques de la presqu'île de Koshima avaient appris à laver des patates après qu'une femelle astucieuse eut inventé le procédé. Dans la suite, d'autres observations du même genre se sont accumulées. Ainsi, en Côte d'Ivoire, des chimpanzés observés par Christophe Bœsch se servent de marteaux de pierre pour casser des noix, ce qui nécessite des années d'entraînement en imitant le modèle maternel.

Les animaux seraient donc capable d'inventer et de se transmettre leurs inventions par un processus d'apprentissage, et non par les gènes. Dans la vie sauvage, les communautés d'animaux évolués semblent bien posséder, comme l'homme, des cultures spécifiques. Mais comme le montre Dominique Lestel, cette notion de culture animale entraîne tout un écheveau de questions passionnantes. Jusqu'ici, les éthologues ont considéré qu'admettre une subjectivité animale ne permettait pas une approche scientifique du comportement.

Dominique Lestel juge à l'inverse que « *l'animal est devenu un sujet, non pas parce que nos représentations populaires et affectives nous le font voir ainsi, mais parce que les travaux scientifiques les plus modernes ne nous laissent plus le choix* ».

Michel de PRACONTAL

Le nouvel Observateur, 8 au 14 novembre 2001.